

LA VERTU ET L'ANTI-VERTU  
DANS LA NOUVELLE « LÉGENDE POLDÈVE » DE MARCEL AYMÉ /  
VIRTUE AND ANTI-VIRTUE  
IN MARCEL AYMÉ'S "POLDÈVE LEGEND"

[Ecaterina FOGHEL](#)

doctorande

(Université d'Etat « Alecu Russo » de Bălți, République de Moldova)

[kateafoghel@gmail.com](mailto:kateafoghel@gmail.com)

[Anjela COȘCIUG](#)

Maître des conférences, docteur en Sciences du Langage

(Université d'Etat « Alecu Russo » de Bălți, République de Moldova)

[acosciug@yahoo.com](mailto:acosciug@yahoo.com)

**Abstract**

*Traditional conceptions of virtue are often centered on traits of religious obedience, bigotry and charitable gestures. These characteristics are encouraged and are generally seen positively, being keenly opposed to all that diverges from this quite rigid moral model. In one of his fantasy stories, "Légende Poldève", Marcel Aymé makes a parallel between two categorically contrary characters: one totally correct and irreproachable, and the other - a thorough scoundrel and an incorrigible sinner. The author creates a prototype of incarnated virtue, and in order to make it even more convincing, opposes to it an anti-virtue alternative model. Their antagonism that results in a paradoxical denouement, ridicules hypocritical conceptions of virtue and satires exaggerated demonstrations of it.*

**Keywords:** *vertu, anti-vertu, morals, paradox, concept*

**Rezumat**

*Concepțiile tradiționale despre virtute sunt adesea centrate pe noțiunea de supunere religioasă, bigotism și gesturi caritabile. Aceste caracteristici sunt încurajate și, în general, văzute pozitiv, fiind puternic opuse la tot ceea ce se abate de la acest model moral destul de rigid. Într-una dintre poveștile sale fantastice, „Légende Poldève”, Marcel Aymé face o paralelă între două personaje categoric contrare: unul total corect și ireproșabil, iar celălalt - un ticălos temeinic și un păcătos incorrigibil. Autorul creează un prototip al virtuții încarnate și, pentru a-l face și mai convingător, îi opune un model alternativ, cel al anti-virtuții. Antagonismul lor, care are ca rezultat un deznodământ paradoxal, ridiculizează concepțiile ipocrite despre virtute și satirizează demonstrații exagerate ale acesteia.*

**Cuvinte-cheie:** *virtute, antivirtute, morală, paradox, concept*

Parler de la vertu au superlatif apparaît comme justifié et légitime depuis plusieurs millénaires. Le sens commun nous prescrit un idéal de personnalité encadré par la correctitude et l'excellence morales. Des termes du vocabulaire évaluatif tels que « généreux », « courageux », « honnête » etc., accompagnent implicitement toute notre pensée ou action, en marquant cette référence absolue vers laquelle on devrait tous converger.

Mettre en question l'autorité de la vertu est toujours une aventure impliquant des risques plus ou moins imminents et amples selon l'époque. Les raisons se trouvant aux origines d'une telle entreprise renvoient soit à un défi ironique aux clichés sociaux embarrassants, soit à une protestation audacieuse contre l'ordre des choses aveuglément approuvé par la communauté. Tous les deux traits se retrouvent par excellence dans la nouvelle « Légende Poldève » de Marcel Aymé, qui pastiche avec humour les contes populaires et les mythes bibliques, les textes fantastiques et ceux philosophiques pour présenter les extrêmes paradoxales des vies d'une vieille fille bigotte Marichella Bourboïé et de son neveu Bobislas, bandit et voyou sans scrupules.

Marcel Aymé, né en 1902 et mort en 1967, a été écrivain, dramaturge, essayiste et nouvelliste français qui a fourni dans ses œuvres un tableau authentique de la société française d'entre et d'après guerre, en mettant des accents ingénieux sur les vertus et les vices humains, afin d'indiquer à la relativité de certaines conventions et institutions sociales. Le mélange systématique du merveilleux au quotidien qui caractérise plusieurs des écrits d'Aymé, offre plus d'espace à ses interrogations de la réalité et rend plus persuasif l'appel conspirateur contenu dans son propos. L'exploitation de l'affabulation permet d'amplifier l'expansion du ton satirique de certains questionnements audacieux qui se contiennent dans les écrits d'Aymé.

La « Légende Poldève », publiée pour la première fois en 1942 dans le journal « Je suis partout », fait partie du recueil de nouvelles « Le Passe-Muraille », paru en 1943. Ayant annoncé son œuvre comme légende, Aymé y joue avec l'espace, le temps, les personnages de façon à créer une réalité détachée de quelque ancrage défini, pour modeler en toute liberté des scènes parfois surréalistes menant à des conclusions alternatives.

La demoiselle Marichella Bourboïé, dévote scrupuleuse, a élevé avec générosité son neveu orphelin Bobislas qui, ayant grandi, s'est révélé voleur, ivrogne et violeur. Une fois que la guerre avec le pays voisin a éclaté, Bobislas a été recruté parmi les soldats et envoyé au front. Entre temps, Mlle Bourboïé est morte, ayant été atteinte d'une grippe. Étant arrivée au Paradis qu'elle a bien mérité, la bigote a dû faire la queue en attendant son tour, car les soldats morts à la guerre passaient les premiers, la gloire du Paradis leur était offerte d'office. L'affreux et le cynique Bobislas se trouvait parmi ces soldats. C'est lui qui a fait entrer sa tante au Paradis, en la montant sur son cheval et en la faisant passer pour la « catin du régiment ».

Une sensation d'embarras et de perplexité s'impose après cette histoire trop incorrecte et paradoxale. Les prescriptions traditionnelles dogmatiques et univoques au sujet du salut des âmes vertueuses, ont échoué de la manière la plus révoltante dans le cas de M<sup>lle</sup> Bourboïé et ont odieusement avantagé l'affreux pécheur Bobislas. La guerre, en tant que mécanisme de défense

des intérêts des grands de ce monde, a tout bouleversé, jusqu'au fonctionnement des prescriptions religieuses et des règles célestes.

Même si la Poldavie ou Poldévie est un pays semi-imaginaire (Audin, p. 5), les canons éthiques y sont les plus traditionnels. Initialement le cadre normatif de référence est marqué par la confrontation critique entre les deux personnages situés aux deux extrémités morales opposées de la matrice narrative du récit: la figure nettement vertueuse de la vieille fille pieuse et le voyou Bobislas en tant que créature incarnant les vices les plus bas (M. Aymé, *Légende Poldève*, p. 162).

Les vertus de la demoiselle sont clairement identifiables et minutieusement énumérées: elle s'était acquis une grande réputation de piété et de virginité, elle entendait au moins une messe par jour, communiait deux fois par semaine, brodait des nappes d'autel, distribuait des aumônes aux pauvres (*idem*, pp. 158-159). Ces actions concrètes et systématiques découlant d'un savoir faire religieux indubitable viennent tracer une image des plus banales de la vertu assimilée trop souvent à la piété.

Cherchant à peindre la vie telle qu'elle est et déclarant que ses écrits sont d'une neutralité morale complaisante (Виндт/Vindt, p. 7), M. Aymé opère délibérément avec des formules banales pour présenter la vertu telle qu'elle sort du moule de l'opinion commune et telle qu'on l'accepte sans objections. On part ainsi d'un modèle d'inspiration classique aristotélicienne, défini par une très grande cohérence inter-situationnelle: pendant cinq ans, Mlle Bourboié voulut croire qu'il s'amenderait un jour et lui prodigua inlassablement les bons conseils et les pieuses exhortations... (M. Aymé, *Légende Poldève*, p. 160). L'idée de renforcement mutuel des vertus est également présente: la piété nourrit la tendresse, la tendresse fortifie la patience, la patience soutient le courage etc.

Ce modèle se traduit aussi par une série de manifestations empiriques extérieures, dont l'importance est parfois hyperbolisée. Ces gestes et actions méthodiques, rituelles, de routine ont une très grande importance tant pour l'opinion publique que pour la complaisance de l'héroïne. De pareils stéréotypes évoqués, qui donnent une impression en quelque sorte superficielle des mérites de M<sup>lle</sup> Bourboié, sont les faits qu'elle porte le noir en toutes saisons, qu'elle ne parle aux hommes que dans les cas d'extrême nécessité et toujours les yeux baissés, qu'elle ignore toute pensée de luxure etc. Ces traits, sans doute plus formels, ne peuvent pas servir de critères d'évaluation de la perfection morale d'une personne. Mais ils constituent des attributs importants dans la structure spécifique du concept de vertu tel que Marcel Aymé le résume explicitement au tout début de sa nouvelle: la couleur noire des habits et le silence de l'existence de l'héroïne, sa vie pleine de douceur et de lumière, sont des caractéristiques du côté figuratif du concept générique de vertu qu'on esquisse. Les nombreux devoirs religieux rigoureusement

accomplis, la virginité, la simplicité, la patience, le soin etc. sont des traits dont est structuré le côté notionnel du même concept. Le côté valeur est retrouvé dans la modalité traditionnelle de perception de l'importance de la vertu: la primordialité inconditionnelle que la vertu a dans la vie et dans la conscience individuelle de M<sup>lle</sup> Bourboié et l'approbation totale collective de cette position par les bonnes gens de la ville :

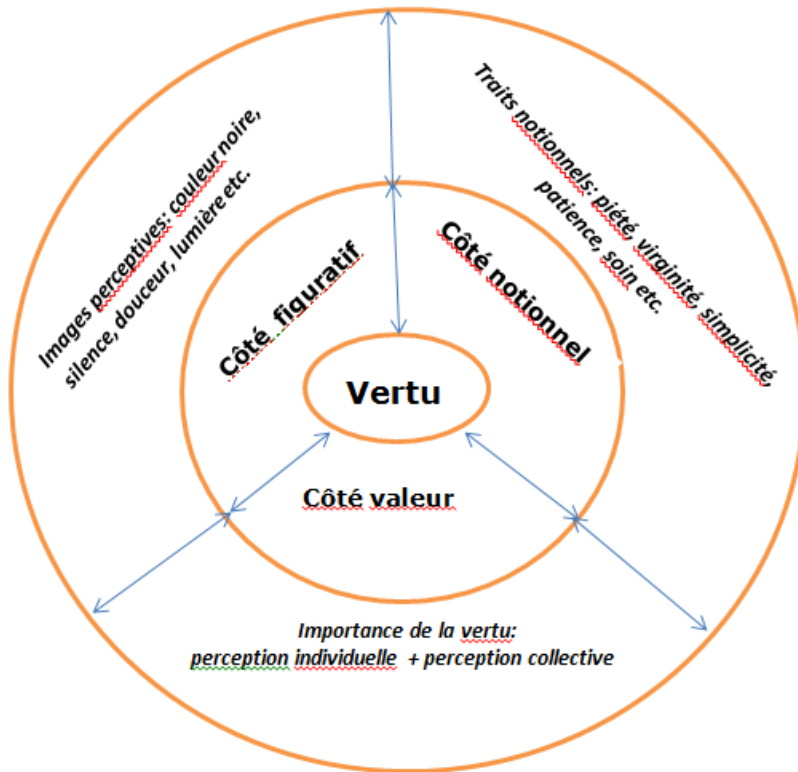


Schéma I : Structure du concept de vertu selon les critères énoncés par T. Solonchak et S. Pesina (Solonchak et al., pp. 352-358)

Le tableau bien ordinaire de la vertu de la vieille fille pieuse n'aurait pas paru si convaincant et impressionnant, s'il n'y avait pas eu cette antinomie tranchante avec la figure de son neveu désespérément perdu dans le péché et ouvertement adonné aux vices les plus honteux. Bobislas est présenté comme l'incarnation des défauts humains les plus condamnables et incompatibles avec la vertu. Son caractère ainsi que ses actions sont composés de traits clairement contrastant avec les attributs de l'excellence morale de sa tante, dont il est l'antipode. Il exprime ainsi, directement et avant autre chose, tout ce qui compose l'anti-vertu.

L'actualisation d'un concept abstrait, étendu et polyvalent, comme celui de vertu est rendue plus éloquente et persuasive à l'aide des séries de paral-

lèles antithétiques se trouvant dans un désaccord évident et continu, qui s'enchaînent tout au long de la nouvelle.

Ainsi la piété zélée et la dévotion religieuse sans marges de la vieille fille M<sup>lle</sup> Bourboié apparaît comme plus méritoire encore en opposition aux infamies de Bobislas qui fume, boit, viole des filles et des femmes et vole de l'argent. Celle qui vit dans l'amour et dans la crainte du saint nom de Dieu et qui brûle de gros cierges à l'église est sans doute digne du bonheur du Paradis, à la différence de celui qui blasphème, fait des injures et outrage avec insolence les autres. À l'origine de la dépravation du neveu orphelin de M<sup>lle</sup> Bourboié se trouve son année de philosophie au lycée de l'État. Sous la direction de maîtres athées il a commencé à se pervertir – idée sans doute naïve et trop plate que l'auteur a repris, pas sans une certaine note d'ironie, des prédications des bigots austères et rigides. Plus on est loin de la religion et de l'église, plus on est susceptible de se pervertir et de s'éloigner de tout ce qui fait la vertu.

Sur le plan perceptif, la couleur noire définit le chromatisme de la nouvelle et du contraste axiologique sur lequel est construit le récit. Le noir des habits de la vieille fille symbolisant la sobriété, le sacrifice, le renoncement aux plaisirs futiles, s'interpelle avec la noirceur intérieure de son neveu corrompu, qui dévoile le noir de son âme par ses vilaines actions. Le noir qui n'est qu'à l'extérieur constitue une membrane protectrice de l'esprit pur se trouvant au noyau et s'associe dans ce cas à la vertu. Tandis que le noir interne c'est de l'obscurité et de l'insensibilité, du mal dans son essence: c'est de la vertu à l'envers, de l'anti-vertu. Le jeu des contrastes est bien simple et ne consiste qu'en tourner à l'envers la même idée, faire sortir à la surface ce qui était caché en profondeur, ou bien, enterrer ce qui s'étalait aux yeux du monde.

Une autre dichotomie marquant les deux extrémités entre lesquelles les caractéristiques de la vertu peuvent être définies, est l'opposition virginité – concupiscence. La chasteté est très souvent identifiée à la vertu, surtout celle féminine, dans les définitions classiques du terme. Le *Dictionnaire Le Petit Robert*, par exemple, présente cette acception de l'unité « vertu » comme vieillie ou plaisante. Chez Aymé, la vieille fille, un peu grotesque dans sa dévotion, cite sa virginité parmi les principaux arguments justifiant son droit au Paradis, en rencontrant un archange aux cieux. Toute faute liée à la sensualité est condamnable selon les canons traditionnels de la vertu, ce qui explique l'indignation de M<sup>lle</sup> Bourboié quand elle reconnaît devant les Portes du Ciel un capitaine coupable d'avoir eu une maîtresse, et un jeune sous-lieutenant joli comme une fille et suspect, car il se plaisait dans la compagnie de beaux garçons comme lui. Ayant pendant toute sa vie ignoré les mauvaises pensées qui induisent au péché de luxure, l'héroïne est en dissonance complète avec son neveu, débauché cynique sans honneur, ni pudeur, dont la mauvaise conduite, les orgies et la déchéance ne connaissent pas d'égal.

La réputation, en tant qu'indicateur de conformité d'une personne aux standards communément bien vus, vient confirmer cet antagonisme conflictuel des deux caractères représentatifs. La vieille demoiselle jouit du respect et de l'approbation générale de toutes les bonnes gens de sa ville. Elle s'est acquise une grande réputation de piété et virginité, elle passait pour « la fille sainte » et au moment de sa mort personne ne doutait qu'elle « soupe le soir avec les anges du Paradis » (M. Aymé, *Légende Poldève*, p. 163). La considération et l'estime qu'on avait pour elle, l'ont gardée de tout reproche ou condamnation qui aient pu résulter de son rapport direct au misérable Bobislas.

Celui-ci, par contre, est blâmé et critiqué par tout le monde. La communauté est révoltée par ses méfaits: il n'était bruit que de sa mauvaise conduite, de ses orgies, de ses querelles, des jeunes filles et des épouses qu'il condamnait à la honte et au déshonneur... (*idem*, p. 160). On le désapprouvait, on le fuyait, on avait peur de lui, on se plaignait à M<sup>lle</sup> Bourboïé, mais on n'entreprenait rien. C'est étonnant que la révolte et l'indignation collectives soient impuissantes et ne se traduisent en aucune action concrète. On voit, donc, que l'opinion publique ne change rien en essence, et que l'importance qu'elle a dans l'édification et dans la célébration de la vertu, est totalement effacée par l'impertinence et l'impunité de l'anti-vertu.

Or, on a affaire à des personnages catégoriques: l'un explicitement bon et correct, trop attaché aux pratiques religieuses, l'autre clairement univoque dans son égarement moral et dans son inconduite. L'incompatibilité des deux archétypes se trouvant aux confins opposés de la moralité, est à la source du conflit qui naît entre eux. Initialement pleine de tendresse et de pitié pour son neveu, la tante finit par le haïr de tout son cœur, sentiment qui ne la rend pourtant pas moins vertueuse. Ainsi la haine qui, à strictement parler, ne rentre pas dans le champ conceptuel de la vertu, dans cette opposition situationnelle au mal et à la dépravation devient synonyme du devoir moral et d'un impératif prescrit par la vertu même: M<sup>lle</sup> Bourboïé, qui avait jusqu'alors gardé un reste de tendresse à ce neveu dévoyé, se prit à le haïr avec toute l'ardeur et toutes les forces dont la vertu peut seule se montrer capable en face d'une créature incarnant les vices les plus bas. Cette haine, qu'elle considérait comme l'un de ses devoirs les plus saints... (M. Aymé, *Légende Poldève*, p. 162).

Ce n'est pas la seule prise de position contestable en matière de présentation de la vertu chez Marcel Aymé. Une fois dans le monde fantastique d'outre-tombe, les conventions terrestres de la morale sont ébranlées, tous les scénarios prévisibles sont renversés et on assiste à une véritable crise des fondements axiologiques. Le monopole du Paradis n'est plus à ceux qui ont excellé dans la vertu et ont été des saints dans tous les sens pendant leur vie, la guerre et le chaos troublent le modèle habituel de correctitude et de normalité et mettent à l'avant-scène un dénouement des



moins plausibles et acceptables: le voyou Bobislas, sans cœur et sans honneur, le bandit, le débauché cynique adonné aux vices les plus honteux, la gloire du Paradis lui était offerte sans discussion (*idem*, p. 169), parce qu'il est mort au front et ceux qui meurent pour une cause sacrée ont bien mérité d'entrer au Ciel (*idem*, p. 164). De l'autre côté, M<sup>lle</sup> Bourboïé attendrait des années à la porte pour s'en voir refuser peut-être l'accès.

Un dénouement qui va à l'encontre du sens commun et des prescriptions morales traditionnelles, n'est en essence qu'un appel à une remise en question des dogmes séculaires, la subordination aveugle auxquelles nous rend plus vulnérables et inadaptés aux hasards de la vie, à l'ironie du sort. La vieille demoiselle qui avait derrière elle toute une vie consommée dans la recherche des perfections chrétiennes, est arrivée au point de devoir accepter la condescendance d'un pécheur endurci. Elle, qui était munie des sacrements de l'Église (*idem*, p. 170), a dû supporter la honte, la cruauté d'une injustice inconcevable, l'embarras et l'humiliation révoltante d'être entrée au Ciel en tant que pute des soldats. Aucun de ses mérites de bigote n'a compté au moment décisif du rendu des comptes. Perdue, désorientée et laissée sans réplique, M<sup>lle</sup> Bourboïé s'explique à soi-même la pitoyable condition dans laquelle elle s'est retrouvée, parce que « les desseins de la Providence sont impénétrables » (*ibidem*). Le fait de devoir entrer au Royaume de Dieu par ruse et par artifice est un véritable supplice pour elle, mais trop affectée par cette moquerie du sort, la femme n'a pas de forces pour protester, elle se soumet avec un certain laisser-aller à cette Providence ironique contre laquelle sa vertu dévote s'est montrée impuissante et insuffisante.

Tous les deux personnages qui ont mené des vies tellement différentes et qui se sont conduits des principes tellement divergents, ont accédé au Paradis. Pourtant, cette fin illogique et inéquitable ne doit pas être comprise comme équivalente au triomphe de l'anti-vertu. C'est juste une petite piqure à la conscience raide de tous ceux qui se plient sans questions et sans objections aux standards et aux stéréotypes pauvres et unilatéraux, formés et justifiés par des conventions sociales très souvent superflues et même hypocrites. L'histoire de M<sup>lle</sup> Bourboïé et de son neveu Bobislas n'est que de la fantaisie, une légende, mais c'est un beau prétexte d'admettre un ordre alternatif des choses qu'on s'est tous habitués à accepter comme inconditionnelles.

La vertu c'est beaucoup plus que juste brûler des cierges à l'Église, assister aux messes et distribuer des aumônes. La personnalité humaine est trop complexe et compliquée pour pouvoir si simplement et catégoriquement que dans la nouvelle de Aymé être attribuée à la classe des vertueux ou des pécheurs. En donnant des appréciations aux gens et à leurs actions il faut se reporter aux traits essentiels et universels de ce qui est bon et correct, aller

au-delà des apparences et des jugements de surface. En même temps, il est certes que l'opinion du monde, ainsi que notre auto-appréciation, ne valent rien en face de la Providence, dont les desseins sont impénétrables et les verdicts imprévisibles.

## Références

Audin, M. *La vérité sur la Poldévie*. <https://www.ouliipo.net/docannexe/file/20714/poldevie.pdf>.

Aymé, M. (1967). *Nouvelles*. Editions Progrès.

Gripari, P. (1987). Le Fantastique chez Marcel Aymé. In : *Nouvelles critiques* (pp. 18-28). Editions L'Age d'Homme.

Kohler, A. (2010). *Le problème de la prédestination à la vertu dans le stoïcisme*. Éditions Universitaires Européennes.

Lord, G. (1980). Faerie and Fantastic Phenomena and Motifs. In: *The Short Stories of Marcel Aymé* (pp. 11-17, 20-56). University of Western Australia Press.

Margolis, E., Stephen L. (2021). Concepts. In: *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Edward N. Zalta (ed.). <https://plato.stanford.edu/archives/spr2021/entries/concepts/>.

Massala, A. (2010). *Vers une naturalisation de la théorie de la vertu*. Editions Universitaires Européennes.

Portmore, Douglas W. *Moral Worth and Our Ultimate Moral Concerns*. In: PhilPapers. <https://philpapers.org/archive/PORMWA-2.pdf>.

Solonchak, T., Pesina S. (2015). Concept and its Structure. In: *Procedia - Social and Behavioral Sciences* 192 (pp. 352-358).

Виндт, Л., (1967). *Марсель Эме и его Новеллы. Предисловие*. In: Aymé, M. *Nouvelles* (pp. 5-18). Editions Progrès.